

**Rencontres entre écritures  
ethnographiques et formes artistiques.  
Les mises en scène du divers.**



**Mercredi 7 mars à l'EHESS, 105 bd Raspail  
75006, salle 13, de 8h30 à 18h30**

**Jeudi 8 mars au Musée du quai Branly, 37  
quai Branly 75007, salle 2, de 8h30 à 19h**



## **Journée d'étude**

### **« Rencontres entre écritures ethnographiques et formes artistiques**

#### **Les mises en scène du divers »**

**Mercredi 7 mars à l'EHESS et jeudi 8 mars 2018 au musée du quai Branly-Jacques Chirac**

#### **Évènement sous la responsabilité conjointe de :**

Francine Saillant (CÉLAT U. Laval), Nicole Lapierre (IIAC-CNRS/EHESS), François Laplantine (U. Lyon 2) et Bernard Muller (IRIS-EHESS/Institut für Ethnologie zu Leipzig).

Les sciences sociales et en particulier l'anthropologie ont longtemps considéré les moyens dont elles disposent comme suffisants et adéquats pour décrire et traduire les mondes qu'elles exposent. Ces moyens, dans la plus pure tradition, sont l'écriture scientifique et les appareils conceptuels. Or, à chaque fois que nous passons par l'acte d'écriture, en passant du monde de la traduction de l'expérience et du vécu à celui de sa formalisation par le texte, la plupart des chercheurs des sciences sociales ressentent, à un moment ou à un autre, que « quelque chose se perd ». Ce « quelque chose » est, entre autres, la partie sensible de l'expérience et sa dimension relationnelle. L'une et l'autre, bien que faisant partie des piliers nécessaires à toute démarche de connaissance, sont soit laissées de côté, soit restituées dans des récits littéraires souvent talentueux, mais considérés comme une part sinon maudite, du moins marginale par rapport à l'activité de recherche. Ils sont en quelque sorte la marge des récits, que l'on conserve trop fréquemment pour plus tard. Les journées que nous envisageons inaugurent un dialogue expérimental entre sciences sociales et arts s'appuient sur des préoccupations, des propositions de travail et des expériences récentes conduites par les uns et les autres à partir du large thème des altérités. Il ne s'agit pas de faire une « anthropologie de l'art », mais de se demander : que peut l'art pour l'anthropologie et que peut l'anthropologie pour l'art ? Comment l'art et l'anthropologie croisent-ils la question des altérités, des diversités, par des propositions inspirantes et innovantes, ou comment pourraient-ils le faire ?

## RÉSUMÉ DES COMMUNICATIONS

7 mars 2018

Matinée : EHESS 105 bd Raspail 75006 salle 13

**9h00 – Arrivée et café sur place**

**9h00 – 9h15 : Ouverture**

**9h15 – 9h45 : Nicole Lapierre, IIAC/CEM, CNRS.**

**« Le risque de la fiction »**

On sait combien les sciences humaines et sociales se sont affirmées contre la littérature, en opposant la rigueur de la raison à la culture du sentiment. Elles ont désormais acquis statut et légitimité, mais la méfiance demeure à l'égard de ce qui est jugé trop bien écrit pour être honnête. Le souci du style étant soupçonné de n'être qu'une façon de viser des succès faciles ou pis, de pallier une faiblesse empirique ou théorique. La prise en compte des stratégies langagières dans les écrits ethnologiques ou sociologiques a cependant fait son chemin et la critique d'une prétendue transparence du langage supposée laisser les faits parler d'eux-mêmes s'est imposée, comme d'ailleurs l'idée qu'aucune description ne saurait épuiser la réalité. L'opposition entre le positivisme du discours scientifique et les séductions de la littérature a cédé la place à la distinction entre modes fictionnels et mondes fictifs. C'est sur cette distinction que je propose de réfléchir. Je rappellerai comment certains sociologues ou ethnologues, et non des moindres, ont passé le Rubicon pour écrire pièce de théâtre, conte ou récit d'anticipation. Ils ont créé des dialogues, des situations, des scénarios afin d'exprimer un débat d'idées, une vision de la culture ou de la société. Par rapport à leur œuvre maîtresse, on peut dire qu'ils se sont risqués dans l'à côté de la fiction, sans pour autant effacer la distinction. Une distinction aujourd'hui plus ou moins effacée en revanche par des écrivains se faisant enquêteurs, historiens ou témoins du quotidien, tout en s'affirmant pleinement romanciers. Je proposerai ensuite quelques pistes pour ce qui ne serait plus un à côté, mais un prolongement par la fiction. Pour restituer ce « quelque chose qui se perd », mais surtout pour explorer ce qui excède l'observation, la relation, le dialogue. Ou encore pour découvrir ce qui, en faisant bouger un aspect du réel, offre un nouveau regard et une nouvelle intelligibilité. Dans *Pensons ailleurs*, je m'y suis essayée très modestement. Cet ouvrage est un essai sur le rôle du déplacement dans les sciences humaines et sociales, et notamment sur l'articulation entre déplacement biographique et pensée critique. J'y ai inséré quelques conversations et rencontres inventées. J'en lirai une ou deux.

**9h45 – 10h15 : François Laplantine, Université Lumière Lyon 2**

**« Corps, rythme, gestes, langage et images. Quand l'ethnographie comme polygraphie rencontre la création de formes artistiques »**

L'ethnographie est un mode de connaissance par l'écoute et le regard et qui engage plus largement la totalité des sens. La proposition de Marcel Mauss « les faits sociaux sont des faits totaux » peut se transformer en une autre proposition : les faits sociaux sont des faits sonores, visuels et gestuels. Notre travail, chemin faisant, rencontre deux difficultés.

1. Dans l'observation ethnographique tout n'est pas donné à voir. Il y a de l'invisible, de l'apparaître, du disparaître, du transparaître, ce que le cinéma appelle le hors-champ. Ce que nous considérons comme la réalité ne saurait se réduire à une conception optique du social. Comment réintégrer le souffle, l'air, l'énergie (le *ki* japonais) dans la connaissance ? Ici une confrontation avec la danse contemporaine (Pina Bausch, Jiri Kylian, Carolyn Carlson, Maguy Marin) s'impose.

2. Le langage est une infime partie du social. La plupart des formes de socialité auxquelles sont confrontés les anthropologues (marcher, manger, se rencontrer, ...) sont irréductibles à des processus d'énonciation et à une organisation discursive de la pensée.

Les possibilités infinies ouvertes par le cinéma qui invente une pensée qui n'existait pas avant lui (la pensée de la séquence), les réflexions esthétiques de Wittgenstein à Cambridge à l'époque précise où le cinéma muet commence à devenir parlant, un certain nombre de mises en scène récentes (Valère Novarina, Wajdi Mouawad) et d'installations d'art contemporain ou encore l'« architecture de la disparition » (Ando Tadao) qui transforme le rapport de l'habiter à l'environnement urbain concerne l'anthropologie. Ce sont autant d'éléments susceptibles de rendre cette dernière plus réflexive et plus complexe mais aussi plus précise et plus concrète. L'un des enjeux de ces deux journées d'étude est d'interroger l'acte consistant à faire varier notre rapport au réel et à ouvrir des possibles qui n'avaient pas encore été essayés. L'ethnographie contemporaine est amenée à devenir polygraphie. Elle a l'aptitude à susciter des graphies multiples : photographie, cinématographie, vidéographie, muséographie, mais aussi calligraphie, scénographie, chorégraphie. La confrontation entre « écritures » de l'anthropologie et formes de création artistique est une confrontation entre des voies (au sens japonais de do) de connaissance. Il me semble que ces voies sont aujourd'hui de plus en plus indissociables mais ne peuvent être cependant confondues.

### **10h15 – 10h30 Pause café**

**10h30 – 11h00 : Magali Uhl**, Université du Québec à Montréal, département de sociologie et CÉLAT

#### **« Écrire visuellement le social. Des expérimentations à la croisée des arts et des sciences humaines »**

Inscrite à la fois dans le champ en pleine expansion des études visuelles et du redéploiement contemporain du dialogue anthropologique entre la recherche et l'expérimentation artistique, cette communication propose une incursion dans l'écriture visuelle en sociologie. Ni tout à fait illustration du discours, ni outil de captation, encore moins technique projective, il s'agit dans ces approches alternatives d'agencer des récits dans lesquels l'image est au cœur de la proposition. Émancipées des contraintes du discours et des normes académiques de restitution, sur quoi jouent ces formats de recherche au croisement de la création artistique et de l'exercice sociologique ? Sur quels principes reposent-ils, et pour quels effets dans le champ du savoir ? Une description de quelques propositions significatives va permettre de préciser les outils et dispositifs communs. Mais c'est l'enseignement de l'iconologue Aby Warburg et sa conception fortement générative du montage visuel – par sa capacité à réinventer des agencements et des ordres imprévus – qui servira de fil conducteur au propos. En effet, ce qui se perd dans la formalisation sociologique et que l'art retrouve ; ce qui se perd dans la formalisation artistique et que la sociologie retrouve : au creux de cette réciprocité loge l'écriture visuelle du social. Format de la présentation : La présentation s'accompagne d'un document Powerpoint comprenant des images et des liens hypertextes vers des capsules vidéo prises sur internet.

**11h00 – 11h30 : Ève Lamoureux**, Université du Québec à Montréal, histoire de l'art et CÉLAT, Canada

#### **« L'interrelation entre l'art et la recherche : les coulisses d'un parcours d'enquête »**

Qu'est-ce qui se crée ? qu'est-ce qui se perd ? quand une chercheuse, formée en sciences politiques, professeure en histoire de l'art et spécialisée sur l'art engagé expérimente des formats de recherche qui entendent non seulement conjuguer les œuvres et les discours des artistes sur leur processus de création, mais cocréer des espaces de recherche où elles et ils sont partie prenante. Les couches sont ici multiples. Plusieurs des œuvres engagées sont elles-mêmes la trace d'une expérience relationnelle collective. Comment la traduire à la fois dans une création esthétique et dans un discours généralement tenu par l'artiste ? Comment aussi analyser cette œuvre et ce discours ? Comment les formaliser dans un texte scientifique ? Et, enfin, comment élaborer des dispositifs de recherche-création qui jumellent des chercheur.es, des artistes, voire même des spect'acteurs. À partir de l'expérience de recherche du projet InterReconnaissance et, particulièrement, son volet sur l'apport des artistes aux luttes liées à la défense de droit du mouvement communautaire autonome au Québec, nous réfléchissons dans cette communication aux formats des rencontres entre art et recherche, à leurs enjeux, potentialités et limites. Nous plongerons ainsi dans les coulisses d'un processus de rencontre en nous basant sur les traces de cette recherche : entrevues, notes d'observation, œuvres.

Formats : projection d'images et de citations, extraits sonores.

**11h30 – 12h30 : Questions/Discussion**

**12h30 - 14h00 : Déjeuner au restaurant de l'EHESS (Sous-sol du 54, bd Raspail)**

Après-midi EHESS 96 bd Raspail 75006 salle Lombards

**14h00-14h30 : Monique Jeudy-Ballini, CNRS, LAS / Brigitte Derlon, EHESS, LAS**

**« Quand l'art contemporain propose et que l'anthropologie dispose... L'appropriation à l'œuvre »**

Tandis que certains ethnologues s'inspirent de la dimension sensible de l'art pour inventer de nouveaux modes de restitution des données, d'autres s'intéressent à la manière spécifique dont l'art traite de thèmes familiers aux ethnologues. Dans le cadre de nos travaux sur les appropriations transculturelles, nous avons privilégié cette dernière approche en travaillant sur des artistes contemporains (Arman, Marc Couturier, Willem de Rooij, Kader Attia...) qui intègrent des pièces d'art premier à leurs œuvres — principalement des installations. Sur un mode subjectif assumé et en exploitant les spécificités du langage artistique, leurs créations se donnent à lire comme autant de propositions à portée anthropologique sur les processus d'appropriation. C'est ce que nous essaierons de montrer dans cette communication à partir de quelques exemples.

**14h30-15h00: Caterina Pasqualino, IIAC/LAIOS, CNRS**

**« Pour une documentaire collaboratif »**

Je poserai la question de la collaboration des sujets filmés dans les films documentaires. A l'appui, je montrerai comment l'un de mes films tournés en Espagne, « *Tierra Inquieta* », constitue une nouvelle voie d'exploration. Dans celui-ci, les caméras ont agi comme des révélateurs d'émotions enfouies. Toujours sur le mode collaboratif, nous avons scénarisé le simulacre d'un rituel dans le but de révéler la *communauté d'affects* qui lie intimement les protagonistes.

**15h00-15h15 : Pause-café**

**15h15-15h30: Constanza Camelo Suarez**, Université du Québec à Chicoutimi, arts interdisciplinaires, CÉLAT et Laboratoire du centre d'artistes le Lobe, Canada.

« **Portraits en action** », en présence de Olga Lucia Gonzales

Cette communication portera sur la présentation de quelques repères esthétiques qui encadrent la définition de l'art processuel et de son lien avec l'art participatif. La démonstration qui suivra se servira du dispositif réel et virtuel élaboré pour l'action *RES PUBLICA*. Cette action, réalisée dans le cadre de l'Année France-Colombie et présentée à la FIAC 2017, s'est articulée autour de l'association de deux concepts politiques : celui de république et celui d'utopie. Ces derniers ont été abordés par les participants à l'action : des individus qui ne partageaient pas les mêmes visions politiques, mais qui étaient en mesure d'accueillir leurs différences concernant le dernier plébiscite en Colombie. Cette communication permettra de discuter de la nature esthétique et sociale du processus de création qui a émergé de ces rencontres où le dissensus était mis en relief. C'est à partir du site web qui rassemble les récits archivés des participants et les documents photographiques et vidéographiques de la promenade collective autour d'un parc, que l'on présentera les diverses étapes de création d'un portrait vivant - et en mouvance – reflet du débat politique généré par les accords de paix établis entre le gouvernement colombien et les guérillas.

**15h30-16h30 : Questions/Discussion**

Après-midi 2 EHESS 96 bd Raspail 75006 salle des artistes

**17 h : Lancement en continu**

**Installation in situ *Je (me) trace à travers toi*** Dispositif évolutif et participatif.

« Tracer mon corps dans l'espace en interaction avec l'Autre, dans un instant partagé, tracer ensemble sur la surface à la fois frontière et lieu de rencontre... dessin-corps, mi-lieu sensible de notre lien. »

*Je (me) trace à travers toi* propose une mise en scène du divers par la rencontre des langages dessinés. Invités à dessiner sur la surface tendue, les participants explorent par un jeu de miroir et la ligne spontanée, une communication silencieuse où se trace le geste simultané, où se tisse le lien à l'autre.

Conception et direction artistique **Fanny H-Levy**

Réalisation **Bernard Müller, Fanny H-Levy**

**18h30 : Présentation du journal DYSFUNCTION**

**Natalia Bobadilla, Antoine Lefebvre, Philippe Mairesse**

**8 mars 2018**

**Matinée : Musée du quai Branly 37 quai Branly 75007 salle 2**

**9h00 Arrivée et Café sur place**

**9h00 – 9h15 : Retours sur l’installation de Fanny H. Levy, évocation de l’expérience in situ de la veille et activation du dispositif vidéo.**

**9h15 – 9h30: Elisabeth Schafzahl, Philipp Wegan. Kunst Kunst auf Rezept - Art on Prescription, Precarium - Labor für Kunst.**

L’intervention portera sur une présentation générale du projet Art on Prescription, ses sites d’expositions depuis son début en 2016 et ses différents chemins d’interprétations. Puisque ce projet est conçu sur le mode participatif, les personnes présentes seront invitées à remplir leur propre ordonnance. De plus, on pourra découvrir une présentation in situ à l’occasion de l’installation d’une valise qui fonctionne comme une petite ‘salle d’exposition’.

**9h30– 10h00 : Francine Saillant, anthropologie et CÉLAT Université Laval**

**« Entre les mots et les images : visages de la rencontre »**

Cette proposition sera une manière de revisiter mon parcours d'anthropologue et celui qui touche plus particulièrement l'inclusion progressive des images et de l'art dans mes méthodes de travail. Une première partie de l'intervention concerne la césure qui s'instaura entre l'écriture poétique et l'écriture ethnographique au moment de ma formation en anthropologie. Destinée à une carrière d'écrivain, je me suis retrouvée au milieu des anthropologues qui ne m'ont pas spécialement invitée à pratiquer les deux métiers simultanément. Pendant plusieurs années, l'art a été comme une ombre dans mon écriture. Depuis un peu plus d'une dizaine d'années ce rapport entre art et anthropologie s'est transformé. C'est par la caméra que ce rapport s'est renouvelé. En 2006 je partais pour le Brésil avec une caméra sans intention particulière sauf essayer de prendre des notes de cette manière. Disons des notes visuelles. Mais les notes se sont transformées en film, à la demande d'une organisation avec laquelle je travaillais. Ce film montrait le non-dit de nombreuses situations ethnographiques qui caractérisaient mon terrain. Comme le film était un moyen privilégié de restitution, celui-ci eut sans doute plus de répercussions que ce livre de 400 pages que je rédigeai comme produit scientifique à l'issue de la recherche. Lors d'un autre terrain, alors que ces images eurent un effet majeur sur ma manière d'agir en anthropologue, ce scénario se répéta et ce n'est pas un documentaire qui en ressortit mais un coffret de films. Je n'appelais pas cela de l'art mais quelque chose qui ressemblait à de l'anthropologie visuelle et du documentaire. Au cours de cette incursion dans la vidéo, j'ai recommencé à écrire de la poésie, activité secrète, et j'ai initié une pratique de dessin et de peinture. Je percevais cela comme hors champ face à l'anthropologie. Puis en revisitant mes œuvres et mes travaux accompagnée par une artiste, j'ai compris que tout cela était extrêmement lié. C'est sans doute par ma pratique la plus récente du dessin que de nouvelles questions se posent autour du regard, ce sens privilégié de l'anthropologie qui n'est pas sans poser problème. J'interpellerai dans la dernière partie de mon exposé ce qui advient du témoin qu'est l'anthropologue et de ceux qui nous regardent en train de regarder. Je creuserai ce rapport de manque entre les mots et les images, en proposant non pas un carnet dissocié entre mots et images mais une exploration-exposition des deux modes simultanés. Serait-ce une ethno-poésie ? un art ethnographique ? du témoignage ? de l'anthropologie expérimentale ? de l'art inspiré de l'anthropologie ?  
Format de la présentation : Ma proposition sera assortie d'images vidéos de mes films et de dessins, d'extraits poétiques et ethnographiques.

**10h00 – 10h30 : Carolina E. Santo, Université de Vienne**

**« La dramaturgie de terrain. Une écriture à même le sol »**

Scénographe de théâtre, depuis 2007, je me suis aventurée en dehors du bâtiment théâtral et de la production traditionnelle des arts de la scène. Aujourd'hui, ma recherche artistique imprime des pratiques performatives sur des procédés ethnographiques pour interroger les notions de lieu, de territoire et de déplacement. Peu à peu j'ai pu définir cette démarche comme une géoscénographie, soit, une scénographie qui opère par le milieu, à même le sol et la terre, dans la multiplicité et le devenir. Pour cela je me déplace en marchant. Ce mouvement est le premier geste d'une écriture de terrain à même le sol. Mon processus créatif superpose ainsi des étapes plus ou moins scénarisées à partir d'une géographie choisie dont les trames apparaissent simultanément dans l'œuvre finale tel un palimpseste. Cette pratique du terrain répond à une dramaturgie dont les contours souvent extrêmes et/ou déviants visent à produire une expérience poétique et politique du lieu. Expérience qui façonne à son tour l'œuvre plastique mêlant performance, installation, écriture et photographie. Ma présentation tentera d'élucider les différents processus d'écriture déclenchés par cette démarche géoscénographique. J'aborderai la publication du livre *Buchs* sur les villages homonymes de Buchs en Suisse, le projet de marche et d'exposition de Nauzenac à Ubaye ainsi que le futur projet de marche *À la recherche des pierres* qui tombent programmé au centre national d'art contemporain de Grenoble. Après des études théâtrales, Carolina E. Santo travaille comme scénographe et costumière sur des productions de théâtre et d'opéra en France, en Suisse et au Portugal. En 2007, elle intègre le master en scénographie à la haute école d'art de zürich (ZHdK) avec une bourse de la fondation gulbenkian qui sera suivi d'un



doctorat de recherche-création en scénographie à l'Université de Vienne en Autriche. Aujourd'hui son travail s'étend au territoire et utilise la marche comme processus créatif, conceptuel et expérimental.

**10h30 – 10h45 : Pause café**

**10h45– 11h15 : Véronique Bene  , EHESS et LAIOS/IIAC**

**« Santa Marta Operatica : Partages pour une réappropriation de l'histoire et de la mémoire de l'esclavage en Caraïbe colombienne »**

Comment dire le politique autrement que sous la forme de traités scientifiques ? Comment restituer les trames narrative, sensorielle, phénoménologique des multiples rencontres qui, à travers le travail « de terrain », participent à la co-production de la connaissance en sciences humaines et sociales ? Inversement, comment restituer les corpus ainsi produits, au plus grand nombre et en particulier, à celles et ceux qui en ont fourni la matière première par le partage de leur quotidien, leurs expériences de vie et toutes les facettes de leur humanité, la plus heureuse comme la plus dure ? Quels dispositifs sont-ils à inventer, quels soubassements artistiques permettent-ils cette restitution et avec quels étayages heuristiques ?

Nous prendrons ici l'exemple du projet d'opéra fondé sur des matériaux historiographiques et ethnographiques recueillis sur l'histoire et la mémoire de l'esclavage dans la ville de Santa Marta, en Caraïbe colombienne.   travers l'enchevêtrement de différentes formes narratives, il s'agit dans cette œuvre de tisser une toile - non exhaustive - des histoires, imaginaires, représentations et ré-appropriations localisées d'un phénomène de l'Histoire globale, à bien des égards fondateur de l'Amérique latine contemporaine.

**11h15– 11h45: Mil na Kartowski-A ach, Idemec, Université d'Aix-Marseille**

**« Leros - un Exil Insulaire chez les Damnés. De l'ethnographie engagée à la création th atrale laboratoire »**

La création th atrale, Leros – un Exil Insulaire chez les Damnés, est une tentative de témoignage poétique et politique, n e de la rencontre avec les réfugiés yezidis irakiens, les habitants et travailleurs d'ONGs sur l' le grecque de Leros en août-septembre 2016 et février 2017. C'est un oratorio multilingue et polyphonique, qui s'appuie sur les témoignages des acteurs, l'enquête de terrain dépeint le basculement de la vie à Leros depuis l'arrivée de milliers de réfugiés venus du Moyen-Orient et d'Afrique à partir de l'été 2015. La création – et l'enquête qui la traverse - remonte aussi dans les strates historiques douloureuses de cette petite  le de p cheurs où des milliers de patients en psychiatrie ont été envoyés à partir des années 1950 et des prisonniers politiques enfermés sous le régime des colonels. Le travail th atral laboratoire a tenté d'explorer organiquement comment tout un écosystème insulaire, déjà gravement touché par la crise économique et son passé, s'est transformé, mais a aussi basculé dans la peur voir le fascisme. L' le de Leros constitue un microcosme tragique et dense, de ce qu'est la tragédie des réfugiés en Méditerranée et en Europe, et son écho bouscule nos certitudes et frontières intimes.

Comment témoigner d'une telle situation quand on en est pas soi-même victime ? Le poétique est-il un mode de traduction possible de cette expérience sensible ?

**11h45 – 12h30 : Questions/Discussion**

**12h30-14h00 : Déjeuner au restaurant dans le jardin du musée du quai Branly**

## Après-midi

**14h00-14h30 : Jérôme Pruneau**, ethnologue, Diversité artistique Montréal (DAM)

### **« L’expression artistique comme outil de dialogue avec l’anthropologie : le cas de la revue TicArtToc »**

Je ne suis pas un artiste, et pourtant, dès mes premiers terrains de recherche à la fin des années 1990, j’ai senti naturellement la nécessité de capter le réel soit par des croquis griffonnés dans mon carnet de note, soit par l’œil des objectifs de mon appareil photo. Des quelques 700 photos et dessins réalisés, seules 76 photos ont illustré mon recueil final de thèse, participant sans doute à combler ce « quelque chose qui se perdait » entre mon expérience vécue et sa restitution. Chose certaine, je voulais contrer l’ordre du discours écrit par l’image en espérant à l’époque que « la photographie trouve peut-être enfin son salut pour exister davantage dans le champ scientifique, principalement en ethnologie ». Impliqué aujourd’hui comme directeur général d’un organisme communautaire artistique (Diversité artistique Montréal), je suis convaincu en côtoyant chaque jour les artistes, que l’expression artistique est non seulement une source inestimable et complexe pour lire le monde, mais s’accorde à merveille avec le fait anthropologique. Elle complète possiblement « ce quelque chose qui se perd » pour l’anthropologue artiste ou participe, pour l’artiste, à la traduction des problématiques soulevées en sciences sociales. Indéniablement, des liens de transformation réciproque se tissent au point d’outiller l’ethnologue d’une expérience sensible qui devient force d’appréhension du réel et de l’autre. Artistes et ethnologues se parlent et s’enrichissent. C’est dans cette volonté de conversation que j’ai créé la revue *TicArtToc*, un outil de médiation pour rendre ce dialogue naissant réciproquement productif et éclairer la pensée des auteurs par leur traduction en images. Chaque numéro devient l’expression visuelle, personnelle et imagée de ce que les artistes peuvent dire du monde quand les auteurs n’en ont pas la place. *TicArtToc* devient ainsi inclassable, ni revue d’art, ni revue de sciences sociales, et trace les contours d’une pensée art-ée comme lecture du réel.

**14h30-15h00: Claude G. Olivier**, histoire de l’art, Université du Québec à Montréal et CÉLAT, co-commissaire de l’exposition *TRANS TIME : Affirmations trans en art actuel* ([www.transtime.ca](http://www.transtime.ca); Paris, 2016)

### **« Écritures performatives en histoire de l’art : réflexions autour des genres et des sexualités politiquement subversives en art actuel et du statut d’auteur.e »**

Cette présentation s’intéressera à la manière dont l’expérience esthétique — par ses formes performatives diverses et comme expérience incorporée de la création — permet de (re)conceptualiser les relations entre genres et sexualités en des lieux culturels et/ou médiatiques appropriés ou (ré)imaginés par les artistes. Observant que les corps et les réalités vécues par les personnes trans sont de plus en plus représentées au sein de la culture populaire et des recherches universitaires sur le genre, je m’intéresserai aux formes que peut emprunter une méthodologie participative en histoire de l’art permettant de penser les violences perpétuées par les discours dominants. Il s’agira, d’une part, de convoquer les discours des artistes trans à travers leurs formes artistiques pour réaffirmer l’importance de l’histoire orale dans la formation d’une culture trans et queer au Québec et au Canada et, d’autre part, de problématiser le rôle du statut d’auteur.e dans la production des savoirs trans et queers à travers la francophonie. Cet exposé mettra à profit mon expérience en tant que co-commissaire de *TRANS TIME : Affirmations trans en art actuel* (Montréal 2014, Paris 2016) ainsi que mes carnets de recherche au sujet des représentations des transidentités et les sexualités politiquement subversives en art actuel, comme stratégies de résistances à l’hétéro/homo(cis)normativité dans les espaces publics et médiatiques.

**15h00-15h15 : Pause-café**

« Le regard renversant »

La question du regard traverse aussi bien le domaine anthropologique que celui des arts de façon fondamentale, elle est transversale. Le point de vue adopté est de considérer la création contemporaine comme un « faire recherche » anthropologique comme tel (Tim Ingold), et non pas une anthropologie de l'art qui deviendrait son objet. Le caractère expérimental, spéculatif, incertain, déconcertant, des arts contemporains rejoint l'expérience de l'anthropologie comme une Indiscipline plus que comme une transdiscipline. Une *affectologie du regard* est proposée, puisque dans les milieux explorés je suis affecté autant que j'affecte ceux-ci par ma subjectivité, entendu que le « regard » ne se réduit pas au visuel, mais porte le corps entier et les représentations mentales dans un acte quasi simultané. Les mots eux-mêmes sont co-produits avec le regarder que nous portons sur le monde, sur soi et sur les autres. Certains arts contemporains du moins, retravaille la question du regard en le déstabilisant, le perdant, le retrouvant, par des images et des espaces sensibles très élaborés.

Une réflexion sera proposée à partir des installations d'un projet commun entre le chorégraphe William Forsythe et le plasticien numérique Ryoji Ikeda qui a eu lieu aux Halles de la Villette en décembre 2017; mais aussi à travers d'autres créations vidéos (B.Viola, H.Farocki, C. Gfeller), photographiques (Ph.Di Lorca, B.Plossu, V.Maier, Marie Bovo) ou chorégraphiques ( P.Bausch, A.Platel, M.Suart), où de nouvelles questions indéterminées anthropologiques / esthétiques, émergent puissamment, que nous développerons avec notamment :

1/ La démultiplication du regard déclenchée par des installations visuelles, auditives, sensibles, cognitives, nous renvoyant aux expériences quotidiennes de la ville, de la mondialisation, d'Internet, de la prolifération des images, mais de façon critique, déboussolante, inquiétante. Saisie et dessaisissement sont en jeu dans les miroitements (W.Benjamin) et réverbérations infinis, auxquels se confrontent les « visiteurs » qui ne sont non plus des spectateurs au sens académique.

2/ Le bouleversement du sensible à travers des « dispositifs » d'images sonores ou pas où le regard est déstabilisé, égaré, par une série d'expériences tumultueuses, énigmatiques, de relations des corps aux espaces et aux images (chorégraphie). Ainsi en va-t-il des déambulations expérimentales, des jeux des apparitions et disparitions de formes, où l'émotion éprouvée est violente, éperdue, passionnante, et nous introduit de façon phénoménologique au dépaysement anthropologique. Il s'agit de s'égarer dans le regard pour mieux voir.

3/ Un retour à la profondeur, de façon analogique à un anthropologue dans des expériences de territoires étrangers, d'une *étrangéreté*, de l'altérité (familiale ou irréductible ?), il y a des phénomènes d'immersions subjectives et physiques. Certains artistes nous invitent à une ré-appropriation d'une vision intérieure mais dans un contact physique avec un dehors souvent hétérogène, *multimedium*. La catégorie du trouble dans tous les sens du terme, constitue l'expérience commune à l'art et à la recherche, dans une palpitation et un déplacement du regard.

En ce sens une guerre du sensible et des subjectivités, transite par une « connaissance par les gouffres », à l'ère de la société de l'insignifiance qui est pourtant tragique. Cette « résistance » au / du réel passe par une *esthétique de l'imparfait* à contrario de l'idéologie totalitaire de la perfection (cf l'admirable exposition « Inextricabilia » à la Maison Rouge en 2017).

Comment réinventer des mondes intérieurs qui seraient en résonance avec des cosmologies contemporaines ?

**16h15-16h45: Bernard Müller, IRIS- Institut für Ethnologie zu Leipzig**

**« Les nouveaux OUvroirs d'ANthropologie Potentielle - ou le terrain comme piège à mots »**


On envisagera ici l'acte d'écriture ethnographique d'abord comme un exercice d'un style particulier. On abordera ainsi les méthodes de sa discipline non seulement comme des dispositifs scientifiques, mais comme des procédés destinés à produire des situations sociales inédites et dont les anfractuosités font apparaître des qualités spécifiques. A la façon d'une « contrainte créative » (telle que pensée par l'OULIPO), le terrain ethnographique et le respect de son protocole, devient alors un outil incontournable qui permet de faire émerger une forme de connaissance anthropologique. Cette dernière à celle d'unique qu'elle ne peut se concevoir en dehors de la situation qui l'a vue naître. Du coup, le savoir-faire de l'ethnologue ne consiste pas seulement à décrire mais à agencer des relations entre personnes (à faire), son art rejoignant celui de l'homme de théâtre avec lequel il partage le sens de la dramaturgie. Ce faisant, plutôt que d'être une chronique après-coup se concevant au bureau, l'écriture se mue en levier d'une action in situ qui agit au cœur de l'enquête et de sa temporalité. Le terrain et les mots qui s'y conçoivent se placent ainsi dans le cadre de la construction d'une sculpture sociale proche de celle l'artiste Joseph Beys appelait de ses vœux : « Le seul acte plastique véritable, consiste dans le développement de la conscience humaine ».

\* L'OUANPO partage bien sûr un air de famille avec l'OULIPO, Ouvroir de Littérature POtentielle) en remplacement de Sélitex (pour « séminaire de littérature expérimentale »). Le terme « potentiel » est utilisé dans le sens de ce *qui est possible, réalisable si l'on suit certaines règles*. Tous ces ouvroirs se donnent pour objet d'investigation le travail sous contrainte

**16h45-17h30 : Discussion finale et bilan des dispositifs Je me trace à travers toi et Art on prescription**

**17h30-18h00 Clôture**

**18h.00 Lancement (à confirmer)**



**EHESS**  
salle des Artistes  
96, Bd Raspail  
75006 Paris

**LANCEMENT 7 MARS 2018**

à partir de 17 h | *En continu*

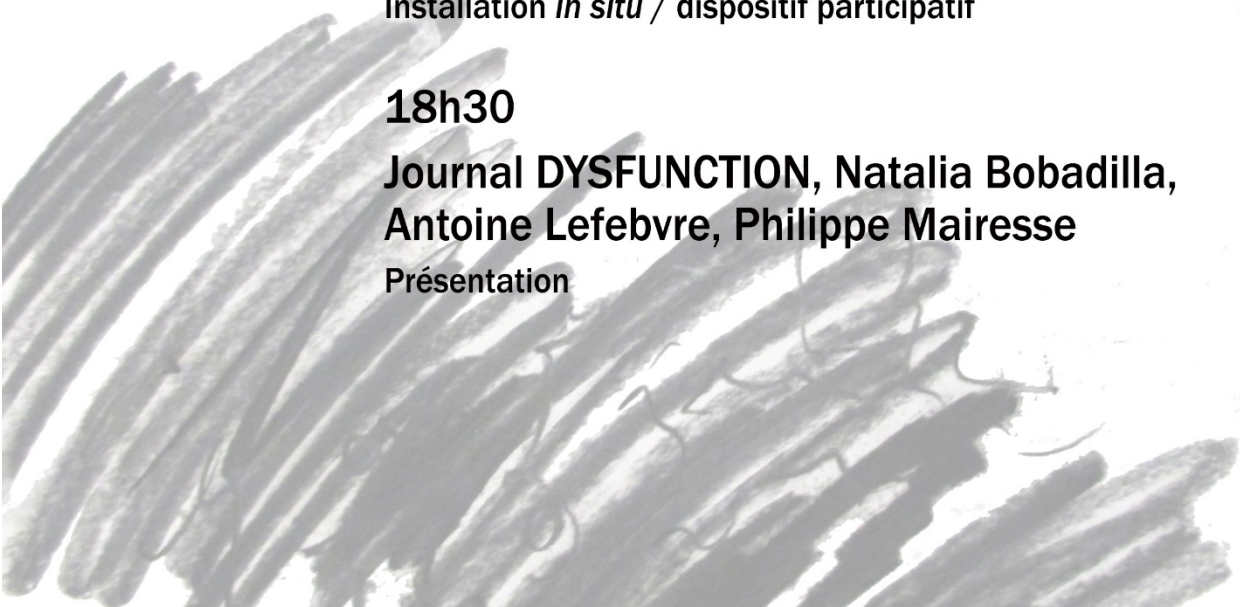
**Je (me) trace à travers toi, Fanny H-Levy**

Installation *in situ* / dispositif participatif

**18h30**

**Journal DYSFUNCTION, Natalia Bobadilla,  
Antoine Lefebvre, Philippe Mairesse**

Présentation



Fanny H-Levy, artiste en arts visuels / [fannyhlevy.com](http://fannyhlevy.com)

« Le dessin, même sa plus petite marque, m'apparaît comme une preuve d'existence. Une forme d'écriture qui trace à la fois un état du dedans et à la fois qui transfère et rend compte d'une lecture intériorisée de l'autre. »

Artiste née à Paris et installée à Québec depuis 10 ans, Fanny H-Levy a une pratique expérimentale et phénoménologique du dessin. Pratique qui se situe depuis quelques années dans une double posture, va-et-vient entre l'introspection de l'atelier et les projets participatifs de cocréation avec la communauté, lieux d'intersubjectivité. La recherche de F H-Levy questionne l'altérité à soi, à l'Autre, représentant le corps trace du vivant dans ses états d'apparition/disparition, de tension dehors/dedans... un dessin-corps.

*Depuis 2003, elle a conçu et mené de nombreux projets de création en France et au Québec, est à l'origine de projets de médiation artistique/culturelle auprès de communautés souffrant de problématiques sociales et de santé mentale. En parallèle elle collabore à des projets d'illustration, enseigne le dessin et développe une approche expérientielle d'enseignement, fait de l'accompagnement artistique personnalisé et est à la direction artistique de la Galerie L'Articho. Son travail a fait l'objet de parutions dans des revues artistiques (2009 et 2010) et a été vu dans le cadre d'expositions solos et collectives en France et au Québec. Ses illustrations apparaissent dans l'ouvrage Nous, c'est la vie (prod. & éd. Sherpa) (2015), le projet Hashtag ta ville, du Bureau des affaires poétiques à Québec (2016), une de ses œuvres est actuellement exposée dans le cadre de l'exposition Cerveau à la folie au Musée de la civilisation de Québec (2017 - 2018).*

[Parcours détaillé](#)

